

De la part de l'auteur,
Hommage cordial

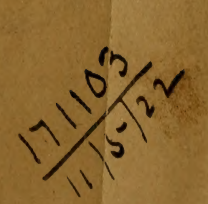
L'ANTHROPOLOGIE

F. NEOPHYTUS et P. PALLARY

La Phénicie préhistorique

Extrait

MASSON ET Cie, Éditeurs
120, boulevard Saint-Germain, Paris (6e)



L'ANTHROPOLOGIE

MÉMOIRES ORIGINAUX

LA PHÉNICIE PRÉHISTORIQUE

PAR

Le F. NEOPHYTUS et P. PALLARY

PREMIÈRE PARTIE

Par le F. NEOPHYTUS.

Peu de pays ont été aussi peuplés, aux temps préhistoriques, que le littoral phénicien. Il faut bien convenir que peu d'endroits pouvaient présenter au même degré tant de précieux avantages que cette côte offrait à ses habitants : sites merveilleux et variés à l'infini, hauts plateaux, plaines délicieuses, montagnes abruptes, vallées profondes, littoral découpé et escarpé par endroits; sur d'autres, plages sablonneuses où la pêche est facile, forêts profondes remplies de gibier, grottes magnifiques taillées dans des falaises au bord de torrents sauvages. Toutes les commodités de la vie étaient donc réunies dans ce coin de terre. Aussi de Acca à Tripoli, le littoral est-il parsemé de stations préhistoriques.

Quelques-unes, grandes cités d'alors, sont riches en nombreux et beaux instruments; d'autres, simples petits villages, ne nous ont laissé que peu de chose.

Parmi les grandes stations, il faut citer, en allant du Sud au Nord : Adloun, Nahr Zahrani, Saïda, Beyrouth, Antélias, Ras el Kalb, Jaïta et Nahr el Jaoz (Batroun).

Mais entre ces centres importants, les petites stations abondent.

Ces stations, quoique connues en partie depuis 1833, sont encore loin d'avoir livré leurs richesses. Pas une seule d'ailleurs n'a été, jusqu'à présent, explorée entièrement et méthodiquement.

En 1833 Hedenborg et Botta découvrent les grottes de Jaïta et d'Antélias. Leurs recherches ne furent pas très importantes car ils ne rapportèrent presque rien, tandis qu'aujourd'hui, ces grottes, avec les sables de Beyrouth, comptent parmi les principales stations de la Phénicie.

Tristan en 1863, Lartet en 1864 explorent les sources du Nahr el Kalb, au-dessous de la grotte préhistorique découverte par Botta, et l'atelier du Ras el Kalb près de l'embouchure du fleuve, où se voient encore aujourd'hui les voies romaines et assyriennes un peu au sud des stèles. Fraas, en 1875, signale le Nahr Jaoz et Dawson, les sables de Beyrouth en 1884. Tous ne trouvèrent que peu de chose et en tous cas ne firent pas de sérieuses découvertes.

Le P. Zumoffen, qui fit de plus amples recherches, publia en 1893, 1897 (1) et 1900 un certain nombre de notes sur ses découvertes à Akbieh, Adloun, Nahr, Beyrouth, Ras el Kalb, Tripoli, Antélias, etc... Mais pour beaucoup de stations, ce savant ne fit que des recherches superficielles. Quelques endroits même ne sont que signalés, soit qu'en réalité il n'y ait pas grand'chose, soit que les recherches aient été insuffisantes.

Quelques Pères Jésuites de l'Université de Beyrouth explorent actuellement les plateaux de Ras el Kalb et des sables mais sans pratiquer de fouilles.

Tel est à peu près l'état actuel des recherches préhistoriques en Phénicie.

De mon côté j'ai visité un certain nombre de stations que je vais énumérer en allant du Sud au Nord.

Saïda

Aujourd'hui Saïda es une petite ville de 20 à 25.000 habitants, dont les vieilles maisons à terrasses se pressent et s'entassent jusque dans les flots.

Au Nord-Ouest de la ville, une forteresse, bâtie par les croisés allemands sur les restes d'un temple phénicien, dresse ses ruines au milieu des eaux. Une chaussée de 70 à 80 mètres la relie à la

(1) Voy. *L'Anthropologie*, VIII, p. 272 et 426.

ville par l'ancien khan français qui subsiste encore et au fort Saint-Louis, qui dresse ses tours gigantesques et ses longs pans de murailles démantelées sur un monticule attenant au S. aux dernières maisons de la ville actuelle. Ce monticule a été en grande partie formé par les débris de *Murex* dont les Sidoniens extrayaient la pourpre, et par les démolitions de tous genres. La ville est entourée de tous côtés, sauf vers le N., par des vergers qui s'étendent au S. et à l'O. jusqu'aux pieds des premières collines et à l'E. jusqu'au Mahr Aouly.

L'antique Sidon, une des villes les plus considérables du monde ancien, occupait non seulement toute la plaine depuis la mer jusqu'aux pieds des collines, mais encore les croupes des plateaux qui regardent Saïda et une longue étendue du rivage à l'E. et à l'O. Sidon devait s'étendre surtout au S. et à l'O. de la ville actuelle, car les débris de poterie y sont beaucoup plus considérables que vers l'Est.

Sur la rive gauche du torrent Barghout, se voit un terrain vague appartenant à la France. C'est dans ce terrain appelé Tabloun que se trouve la nécropole des princes sidoniens. C'est à partir de là aussi que commence la partie la plus riche en instruments préhistoriques.

Je ne sache pas que la station paléolithique de Saïda ait été mentionnée, ni qu'aucune fouille y ait été faite. Je n'ai pas découvert trace de grotte ni d'abri, et tout me porte à croire qu'en effet il n'y en a pas.

Cette station s'étend surtout au S. et au S.-O. de la ville actuelle, depuis les bords de la mer jusqu'aux collines, sur une largeur d'environ 3 km. et sur 4 km. de longueur.

Le terrain de la plaine, formé des débris des anciennes constructions et des éboulis des collines avoisinantes, a été considérablement remanié soit par les travaux faits pour les constructions de Sidon, soit, depuis, par les cultures qui s'étendent sur tout l'emplacement de l'ancienne ville. De sorte que la station paléolithique, qui ne va pas au delà des limites de Sidon, a été très bouleversée par tous ces remaniements et que les instruments en ont souffert d'autant. Aussi rencontre-t-on à la surface du sol, en grande abondance, des débris de petits instruments : lames, couteaux, etc. Les pièces entières sont assez rares.

L'atelier était sur le penchant des collines où les artisans primitifs trouvaient en grande abondance d'énormes blocs de silex éocène.

Mais peu à peu, les pluies entraînèrent les instruments, même les plus lourds, presque sur le bord de la mer. C'est ainsi qu'à l'embouchure du torrent Barghout et à la base de la colline de *Murex* qui supporte le fort Saint-Louis, j'ai pu recueillir, parmi les galets marins, un certain nombre de coups de poing, de racloirs et de pointes assez bien conservés, quoique émoussés par le frottement. On rencontre encore çà et là, dans les jardins de l'Est, quelques

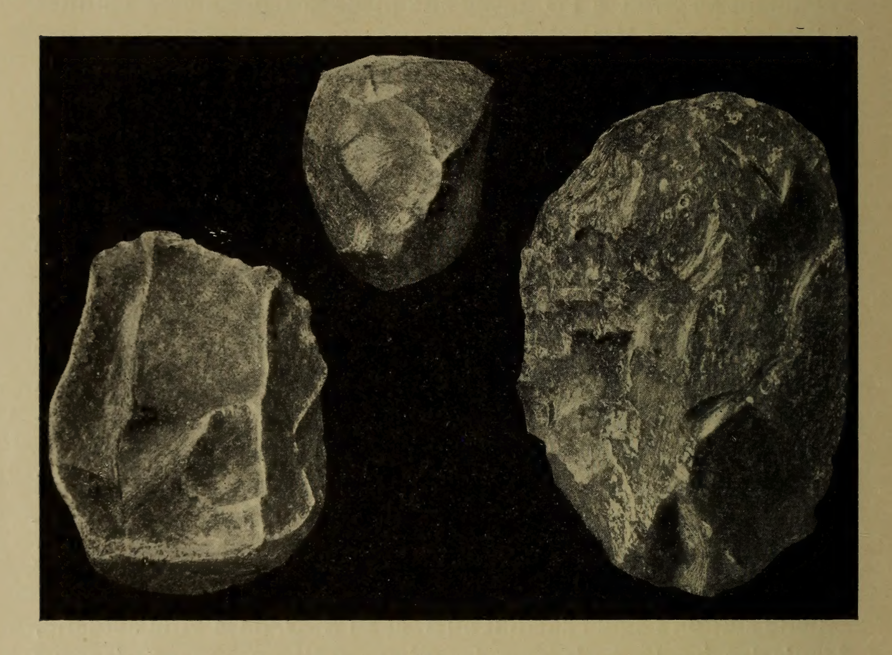


Fig. 1. — Quelques pierres taillées de Saïda. 2/3 de la grand. nat.

rares instruments, généralement très endommagés et beaucoup de blocs matrices descendus des collines.

Presque tous les objets de cette station comme du Zahrani et de Akbieh sont en silex éocène à Nummulites qui abonde dans les collines de calcaire sénonien. Très peu sont en silex ordinaire qui est assez rare.

Si l'on commence les recherches en partant de Tabloun, on pourra se diriger vers le S.-O. jusqu'au pied des collines et vers le torrent des Deux-Ponts. On trouvera des coups de poing, des lames, des nucleus, et des déchets de fabrication en quantité. On reviendra ensuite vers le N.-E. et, dans les champs au S. de la route, on récoltera fréquemment, mêlés aux débris phéniciens, des

lames, des couteaux, des pointes et surtout des pierres de fronde. L'abondance des pointes et des pierres de fronde dans cette partie de la station, à l'exclusion des autres, me ferait croire à quelque combat qui aurait eu lieu là : les coups de poing y sont communs.

Quelques pièces taillées sur les deux faces sont d'un travail remarquable par la finesse et la régularité. Dans quelques-unes, les bords et la base même sont amincis et les éclats sont fins et réguliers. D'autres ont une base beaucoup plus épaisse qui remplit bien la main et les éclats, moins réguliers, sont beaucoup plus grands.

Les grands éclats moustériens sont des plus grossiers. Les pointes sont, pour la plupart, très endommagées; très peu sont entières. Elles peuvent se diviser en plusieurs types.

Les couteaux sont en général assez frustes, de grosseurs très différentes et très endommagés. L'un d'eux a été trouvé près de la plage à la base de la colline de *Murex*.

Quelques racloirs sont très bien faits et parfaitement conservés. Les racloirs discoïdes ne sont pas rares. Quelques-uns sont volumineux, d'autres minuscules. En général ils sont grossiers ; très peu ont une belle patine.

Les pierres de fronde sont très abondantes surtout vers le Nord-Ouest de la station. Assez différentes comme grosseur, elles ont presque toutes la forme de polyèdres, à faces planes et à arêtes vives. Elles sont particulières à cette station. Je n'en ai rencontré nulle part ailleurs.

Les nuclei sont assez rares. Dans l'un, les lames ont été enlevées sur trois côtés; les deux faces principales en se réunissant forment un tranchant arqué très écaillé. On s'en serait servi comme percuteur. L'ouvrier, qui avait à sa disposition des blocs matrices très volumineux et en grande abondance, se contentait de prendre çà et là un certain nombre de lames sur chaque bloc qu'il abandonnait ensuite sans chercher à l'épuiser, comme on faisait dans les stations où la matière première faisait défaut. C'est pour cette raison qu'on rencontre, en grande quantité et un peu partout, des blocs matrices de toutes dimensions. Quelques-uns ont jusqu'à 30 ou 40 centimètres de face principale.

De mes découvertes, il ressort que la station est nettement paléolithique. Je n'ai rien trouvé qui pût se rapporter au Néolithique.

La plupart des instruments sont en silex éocène pétri de Nummulites, et en silex quartzeux. Quelques-uns sont recouverts d'une belle patine jaune rousse particulière à cette station.

BEYROUTH.

Les stations préhistoriques de Beyrouth se trouvent au sud et à l'est de la ville actuelle. Elles comprennent une station paléolithique à l'Est et une station néolithique dans les sables qui s'allongent vers le Sud.

I

La station paléolithique s'étend sur les monticules de terrain rouge, boisés, qui se trouvent entre le S.-E. de la ville, la route et le chemin de fer de Damas. Position magnifique surplombant le Nahr Beyrouth et le bord de la mer. De là, la vue s'étendait, par dessus la vallée du fleuve, sur les pentes occidentales du mont Liban, à l'Est et au Sud, tandis qu'au Nord et à l'Ouest c'était l'horizon sans bornes de la grande mer qui découpe la gracieuse courbe de la baie de Saint-Georges, dans les collines vers l'Est. Les habitants de ce site merveilleux avaient ainsi vue libre sur une longueur considérable de côte et sur une grande étendue de collines boisées, de sorte qu'une surprise de l'enemi était impossible.

Le P. Zumoffen, professeur à l'Université de Beyrouth, paraît être le premier qui ait découvert la station paléolithique.

Il signale, dans le triangle formé par la route de Jounieh et le chemin de fer de Damas, au pied de la colline, une masse rocheuse de 5 à 7 mètres sur 4, formée de brèche très dure, dans laquelle il aurait découvert des débris de charbon et de foyer. Les champs voisins (calcaire miocène grisâtre) lui ont donné quelques silex. Mais il n'y a pas fait de longues recherches. Cette station s'étendait encore sur la rive droite du fleuve jusqu'au pied des collines du Liban.

En 1911, cette station, que j'ai imparfaitement explorée, m'a fourni quelques beaux coups de poings chelléens en silex et plusieurs jolis ciseaux à tranchant parfaitement poli, également en silex. Les ouvriers chelléens trouvaient sans dificulté leurs matériaux sur les premières pentes du Liban, où les silex de tous genres abondent. Les instruments sont assez clairsemés à la surface; des fouilles donneraient peut-être de meilleurs résultats.

II

La station néolithique, beaucoup plus importante et plus étendue que la station paléolithique, se trouve au Sud de la ville actuelle, entre la mer à l'Ouest et les collines du Liban à l'Est, sur une

longueur de 8 à 10 kilomètres et une largeur moyenne de 2 kilomètres.

Elle fut découverte en 1884 par Dawson qui n'y fit pas de fouilles. Depuis plusieurs années, un certain nombre de préhistoriens y ont fait quelques recherches superficielles. Le P. Zumoffen, entre autres, aurait rencontré vers le Sud quelques ossements humains dans le sable rouge. Il n'a pas découvert de foyers. Le manque



FIG. 2. — Quelques silex taillés de Beyrouth. 2/3 de la grand. nat.

de recherches sérieuses n'a pas permis de déterminer les limites exactes de cette station. En effet, on ne connaît actuellement que la partie occupée par les dunes ; mais il est très probable que la station s'étendait vers le Sud, jusqu'aux premières collines du Liban, occupant ainsi presque toute cette plaine de terrain rouge, à l'Est des dunes, actuellement couverte de pins et d'oliviers. Quelques débris d'instruments que j'ai trouvés dans les pins me font incliner pour cette hypothèse que je crois très vraisemblable. Au Nord la station s'avançait jusque sur le monticule occupé par les quartiers musulmans de la ville actuelle et à l'Ouest, sur le rivage, dont une certaine étendue a été déchiquetée par les nom-

breux tremblements de terre qui ont ravagé la côte phénicienne et englouti plusieurs îles qui se trouvaient devant le cap de Beyrouth.

Cette station est actuellement couverte par des dunes de sable mouvant que le vent balaye capricieusement; ici édifiant des monticules qu'il rasera dans quelques jours, là creusant des dépressions qu'il comblera ensuite. Ces dépressions laissent à découvert le sable rouge primitif *que le vent n'attaque jamais*, et qui contient les instruments préhistoriques. Grâce à ce mouvement continuel des sables, chaque année de nouvelles cuvettes se forment, ce qui permet de varier le champ d'exploration. Sous le sable rouge dont l'épaisseur varie de $0^{m},50$ à 2 ou 3 mètres se trouve un banc de sable calcaire agglutiné. On extrait ce grès pour les constructions.

Les instruments de cette station sont presque tous en silex pyromaque provenant du terrain sénonien du cap (Ras Beyrouth) ou en silex calcédonieux qui abonde dans les collines du Liban Les percuteurs même sont ici en silex, alors que, dans beaucoup d'autres endroits, ils sont en basalte.

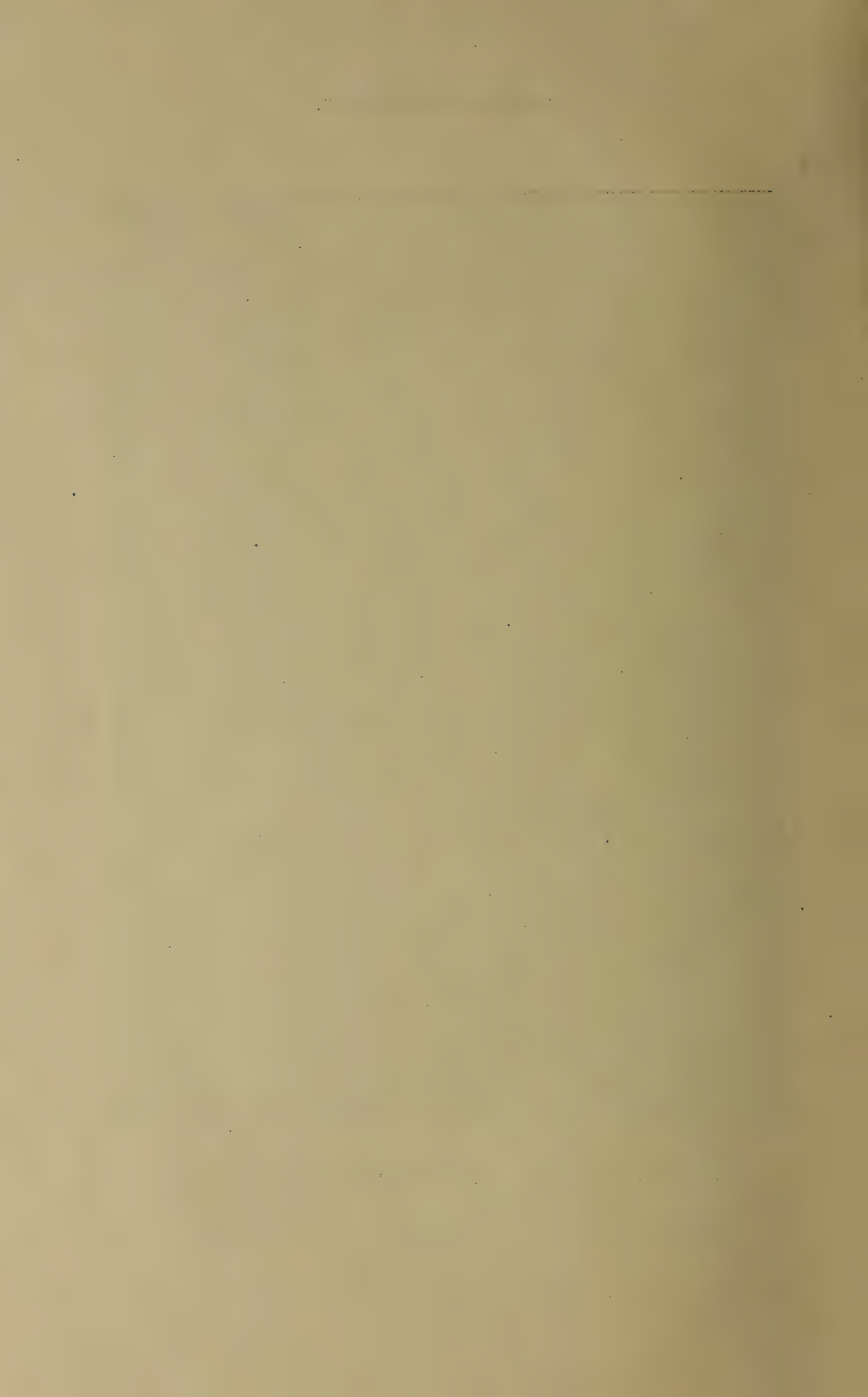
Cette station que le P. Zumoffen appelle de « Raz Beyrouth », est assez riche en beaux instruments bien qu'un grand nombre aient été brisés. Dans certaines cuvettes ces débris sont si nombreux à la surface du sol, qu'on pourrait les ramasser avec un rateau.

Beaucoup sont corrodés par l'action des sables et de l'air marin; d'autres sont profondément et même entièrement cacholonnés. Mais cette même action des sables leur a donné une très belle patine blanchâtre.

Les instruments, petits en général, sont d'un travail délicat, d'un fini parfait, qui caractérise la fin du Néolithique. Les nuclei sont souvent très réduits par l'enlèvement des lames. Quelques-uns sont coniques, d'autres sont aplatis. Les lames, usitées ou non, sont très abondantes, mais beaucoup sont ou brisées ou très altérées. Les couteaux ont tantôt le sommet appointé en forme de lance, tantôt coupé droit. Les grattoirs ont quelquefois un bout taillé en arc, les côtés et la base non taillés, ou les deux extrémités taillées et les côtés retouchés ou non. On trouve également de beaux grattoirs discoïdes. Les pointes de flèche abondent, mais beaucoup ne sont pas entières. On en trouve cependant de très belles. Les unes n'ont que le pédoncule taillé, d'autres, de forme lenticulaire, sont finement taillées au sommet et à la base; quelques-



Fig. 3. — Silex taillés et polis de Nahr er Jaoz. 2/3 de la grand. nat.



unes portent deux entailles à la base pour permettre la ligature; beaucoup sont finement cannelées. Je ne sache pas qu'on y ait trouvé des flèches barbelées.

Les scies sont petites, plates, du type des scies égyptiennes, ou en losange, polies et denticulées très régulièrement sur une seule arête.

On trouve des haches de toutes les formes et à tous les degrés de polissage, des pointes subtriangulaires taillées sur une seule face, l'autre portant le bulbe de percussion à bords retouchés ou non.

En somme cette station, qui est en même temps un atelier, est riche, à cause de son immense étendue. Les beaux instruments y sont nombreux, bien qu'un très grand nombre aient été brisés. On peut la classer dans le Néolithique.

Nahr el Jaoz (Batroun).

A quelque deux kilomètres de la ville actuelle de Batroun, l'ancienne Botris des Croisés, le Nahr el Jaoz creuse son lit étroit et torrentueux dans la marne blanche et le calcaire cénomanien des montagnes abruptes et rocheuses.

A 300 mètres sur la rive droite du fleuve, près de son embouchure, se trouve un petit coteau rocheux relié à la base de la chaîne de Hamath. La partie de cette colline qui regarde le fleuve et Batroun est coupée verticalement et présente l'aspect d'une grande muraille déchiquetée et percée de trous noirs, parallèle au fleuve.

C'est là, dans les quelques champs qui bordent le fleuve, abritée contre les vents du Nord par cette muraille naturelle, que vivait la peuplade néolithique du Nahr el Jaoz. De deux à trois cents mètres de large, la station s'allonge un peu plus dans l'étroite plaine entre le fleuve et la montagne accore.

Dans cette station, l'homme a d'abord habité quelques-uns des abris naturels qui trouent la coupe verticale de la colline, et ensuite le plein air sur le bord du fleuve.

Au centre à peu près de la muraille, j'ai découvert un bloc de brèche de 5 à 6 mètres de pourtour, qui devait être sous un abri emporté ensuite par un tremblement de terre. Le devant de l'abri est, en effet, rempli de débris de roches brisées et éboulées.

De cette brèche, excessivement dure, je n'ai pu extraire que

quelques lames en silex et quelques débris de coquilles. J'y ai reconnu une dent de Cervidé mais je n'ai pu l'extraire intacte. Les autres abris de la muraille ne m'ont rien révélé et ne me paraissent pas avoir été habités.

Les champs au bas de la colline m'ont fourni quelques haches en ophite à différents degrés de polissage, des flèches pédonculées, des grattoirs simples et doubles, des scies et des ciseaux.

Cette station, découverte en 1875 par Fraas, est nettement néolithique.

Le P. Zumoffen, qui a vu cette localité, signale à 12 kilomètres au nord de Batroun, toujours sur le fleuve Jaoz, un abri qui lui a fourni quelques instruments.

Aïn Tall (Alep).

Alep, ville de 200.000 habitants, quoique très ancienne, n'offre aucun intérêt au point de vue préhistorique ou archéologique. Sidon, Beyrouth, Batroun, Tripoli s'élèvent sur d'anciennes stations préhistoriques; mais il n'en est pas de même d'Alep. Les recherches les plus minutieuses que j'ai faites dans la ville et autour ne m'ont donné aucune trace d'habitation préhistorique. Cela se conçoit d'ailleurs : la ville est située dans un entonnoir, entouré par des collines de faible hauteur. Le lieu ne pouvait convenir aux goûts des primitifs, qui affectionnaient les plateaux orientés au Sud, les caps, les embouchures des fleuves et les sources. Encore fallait-il que ces lieux leur offrissent quelque protection contre les vents du Nord et quelque refuge contre les ennemis.

Alep est en partie arrosée par un ruisseau boueux, le Konek, décoré pompeusement du nom de fleuve. Il commence à quelque 60 kilomètres au nord d'Alep, serpente dans une étroite vallée tout entière couverte de vergers qu'il arrose, touche les derniers quartiers de l'ouest de la ville et se perd dans la plaine désertique au Sud.

A 1 heure au nord d'Alep, sur la rive gauche du ruisseau, se trouve une colline artificielle et, tout auprès, une source abondante dont les eaux renommées ne tarissent jamais. La proximité de la colline et de la source ont fait dénommer le lieu Aïn Tall (source de la colline).

Mais avant de m'occuper de la station préhistorique, il me faut

dire un mot des nombreux monticules semblables à celui d'Aïn Tall qui jalonnent les plaines de Syrie.

Ces buttes ne sont point du tout naturelles. Posées au milieu de la plaine déserte et quelquefois parfaitement plate, elles sont faites entièrement de terre rapportée. Elles sont toutes semblables. La terre a été déposée toujours au sommet du tas et s'est écartée librement de manière à former un cône parfait. Quelques-unes, élevées sur une légère déclivité de terrain, ont un plan moins incliné que le reste, parfaitement marqué et indépendant de la pente du sol qui va dans le sens opposé à cette pente. Ces cônes ont ordinairement de 20 à 25 mètres de haut, et environ 400 à 500 mètres de pourtour.

Quelle est la destination de ces monticules ainsi disséminés et par qui ont-ils été construits? Deux hypothèses se présentent : 1° ces monticules artificiels ont été élevés par les armées des conquérants anciens : Assyriens, Perses, Égyptiens, Romains qui ont parcouru ces pays dans tous les sens. Ils leur servaient alors de points d'observation et de postes pour faire des signaux au moyen de feux allumés la nuit. Cela expliquerait leur proximité les uns des autres, car en effet, lorsqu'on est à la cime de l'un, il est rare qu'on n'en aperçoive pas un ou deux autres à l'horizon. Mais alors comment s'expliquer leur présence dans les fonds, à quelques mètres de collines assez élevées, comme c'est le cas pour ceux qui se trouvent autour d'Alep? Pourquoi, s'ils n'ont servi que de postes pour les signaux d'armées, n'ont-ils pas été élevés sur des hauteurs d'où la vue aurait pu s'étendre beaucoup plus loin? En second lieu, si ces monticules ont été élevés par des armées, comment s'expliquer la présence d'instruments préhistoriques à leur surface et de foyers à leur base?

Seconde hypothèse. Ces monticules sont antérieurs au passage des grandes armées, antérieurs aux Phéniciens; ils sont préhistoriques, et ce sont des tumuli. La présence d'instruments en pierre et de foyers, leur situation près des eaux, en seraient une preuve. Mais pourquoi, en ce cas, tous les tumuli ne renfermeraient-ils pas des instruments en pierre? En effet, de plusieurs que j'ai visités, en tout semblables à celui d'Aïn Tall, celui-là seul a fourni des instruments.

Ces monticules ont pu être élevés simplement pour servir de sépulture. Mais alors par qui? et ne devrait-on pas trouver dans leur voisinage quelque vestige d'habitation? et pourquoi cette régularité de distance?

Malgré tout, il me semble que ces monticules n'ont pu être édifiés que par les grandes armées qui ont tant de fois envahi la Syrie. Et ils ont pu servir tout à la fois de sépulture et de postes d'observation. Cette hypothèse justifie leur proximité et leur situation près des eaux, sans expliquer leur position dans les bas-fonds, au pied de collines plus élevées.

Le monticule d'Aïn Tall renfermerait des objets préhistoriques par la raison que voici : pour élever ces monticules, les ouvriers n'allaient pas chercher la terre bien loin; ils la prenaient simplement autour d'eux sans cependant produire d'excavations. Or, à 100 mètres de la colline, j'ai découvert un foyer, et tout autour des instruments préhistoriques. J'en conclus que la station existait avant le monticule, et que pour le construire, les ouvriers, tout en prenant la terre, ramassaient aussi les instruments qui s'y trouvaient mélangés.

Peut-être que des fouilles complètes d'un certain nombre de ces buttes donneraient la solution du problème et indiqueraient leur origine certaine.

J'ai trouvé un de ces monticules sur le bord de la mer, entre Tyr et Sidon, au pied même de hautes collines du Liban, à proximité d'une source abondante et d'une station préhistorique. Je ne saurais expliquer la présence de ce monticule dans un tel endroit.

Les fouilles incomplètes que j'ai faites sur le versant Ouest du monticule d'Aïn Tall, à même la route, m'ont fait découvrir plusieurs foyers, tout près les uns des autres.

Les cendres, les os calcinés, les cailloux brûlés, sont abondants, mais peu de silex. J'y ai trouvé des dents de Cheval, de Bœuf et de Sanglier. Devant l'un des foyers, j'ai cependant trouvé une grande quantité d'éclats et de débris de taille entassés, mais pas d'instruments. Les débris de tous genres abondent à la surface de la colline ainsi qu'aux alentours. Débris de calumets, de poteries grossières, de briques, de verroteries et de silex. Peu d'instruments intacts.

Les flèches sont de trois sortes :

Premier type : flèche lauriforme. Le dessous est retouché sur tout le pourtour, tandis que le dessus n'est retouché qu'à la base, qui est aplatie comme la pointe et porte des cannelures jusque vers le milieu de la longueur (je n'ai pas trouvé ce genre de flèche pas plus que le suivant dans le « Musée préhistorique » de Mortillet).

Le deuxième type est de forme allongée et à pédoncule. La face de dessous est plate et n'est retouchée que vers la base et la pointe; le dessus est finement retouché tout entier et arrondi, et la base, de forme ovalaire, est cannelée.

Dans le troisième type, de forme allongée, la face inférieure est plate, sans bulbe de percussion et retouchée ou non; la face supérieure n'est pas retouchée et porte une ou deux arêtes médianes;



Fig. 4. — Silex taillés et herminette d'Aïn Tall. 2/3 de la grand. nat.

la base seule, de section triangulaire, est retouchée en dessus et en dessous jusqu'au tiers environ de la longueur.

Les grattoirs sont de deux formes : 1° ovalaires et plus ou moins épais, retouchés sur presque tout le pourtour; 2° allongés; c'est en général une lame sans ligne médiane, retouchée à l'un des bouts et jusque vers le milieu de la pièce.

Je n'ai encore trouvé qu'un débris de scie. C'est une lame mince, fortement dentelée sur un bord, du type des scies plates des sables de Beyrouth.

Les perçoirs ont la forme de triangles allongés. La base est épaisse, coupée en arc; la pointe est affilée et retouchée.

Les lames ou couteaux sont assez nombreux, presque tous en silex jaunâtre ou en silex pyromaque. Quelques exemplaires sont triangulaires.

Les deux bouts de ces lames sont coupés droits ; elles ne portent qu'une arête médiane et les bords latéraux ne sont pas retouchés. Elles sont remarquables par la régularité des lignes. D'autres lames, les « canifs », de même forme que les précédentes, mais beaucoup plus petites, sont en quartz fumé ou en silex noir opaque et brillant. Ces lames, très régulières, véritables rasoirs, sont abondantes.

La station m'a fourni des échantillons de hachettes ou ciseaux, tous entièrement polis.

1er type : la hache est en forme de boudin à taillant ordinaire : la base porte un étranglement relevé ensuite par un bourrelet en forme de bouton épais et plus petit que le corps de la hache.

2e type : la hache est rectangulaire, les arêtes sont presque vives et les faces légèrement convexes Le taillant est formé par deux biseaux, un de chaque côté, dont l'un n'est que la moitié de l'autre. Ces deux types sont très réguliers, les lignes parfaitement droites et les contours bien observés.

Ce deuxième genre m'a fourni un échantillon tout à fait minuscule, un bijou de hachette en ophite veiné de blanc. C'est probablement la plus petite hache trouvée en Syrie jusqu'à présent. Cet instrument, de 26 millimètres de long sur 10 millimètres de large, ne pouvait être qu'une amulette ou un objet de parure. Malheureusement il est légèrement ébréché (fig 4, en bas et à droite).

J'ai trouvé des débris de meules en pierre volcanique poreuse et des molettes dont l'une est un gros cylindre en ophite poli par l'usage tout autour et à l'un des bouts, l'autre bout étant brisé net. La deuxième, en basalte, est ronde et porte trois faces de polissage. (V. *Musée préhistorique* de Mortillet, pl. LXVI, fig. 721 et 719).

Un joli poignard de 15 centimètres très régulier en silex noir a été trouvé il y a quelque temps.

Ce qui caractérise cette station, parmi toutes celles de Syrie, en dehors même de sa situation sur un tumulus, c'est le genre de pierres employées par l'ouvrier préhistorique : l'ophite, le quartz fumé et le silex noir. Ces roches ne sont signalées dans aucune station de la Syrie. De plus, chacune d'elles semble ne pas avoir été employée indifféremment pour tel ou tel genre d'instruments.

Soit à cause de leur facilité d'éclatement ou de leur aptitude à être polies, l'ouvrier employait de préférence l'ophite pour les haches, le silex pyromaque pour les poinçons, les flèches, les grattoirs; le silex jaune pour les couteaux et le quartz pour les canifs.

D'où venaient ces pierres? Assurément pas des collines qui entourent Alep, toutes en marne et en calcaire cénomaniens. Je n'y ai jamais rencontré trace de silex et encore moins d'ophite ou de quartz. Elles ne proviennent probablement pas non plus des Libans. Car outre que ces montagnes se trouvent à une distance de 300 kilomètres, ces pierres ne sont pas signalées dans les stations de Phénicie. Elles ne peuvent donc provenir que des montagnes de Beilan, à l'Est d'Alexandrette ou des rives de l'Euphrate, ce qui prouverait qu'à cette époque le commerce se faisait déjà à de grandes distances.

D'autres stations, où l'on a trouvé par hasard quelques instruments, me sont signalées près de Mesquinez et de l'Euphrate.

Je crois que cette station d'Aïn Tall était parfaitement inconnue jusqu'à présent. Aucun des préhistoriens n'en fait mention; et le P. Zumoffen écrivait il y a quelques années : « On ignore si l'Homme préhistorique a existé dans le Nord de la Syrie » Il y a existé. La station d'Aïn Tall le prouve, et il doit y en avoir d'autres dans le désert et surtout sur les bords de l'Euphrate. Il serait extrêmement intéressant de connaître ces stations situées au centre même du berceau des hommes.

La station d'Aïn Tall est nettement néolithique. Elle n'a donné aucune trace paléolithique.

DEUXIÈME PARTIE

Par P. PALLARY.

J'ai reproduit la notice de frère Neophytus sans rien modifier d'essentiel parce qu'elle rend un compte sincère de l'état des lieux par un observateur placé à demeure, et qui dit ce qu'il a vu et trouvé. Les précisions qu'il donne au sujet de l'emplacement des stations seront très utiles aux chercheurs qui voudront compléter ces premières observations et nous serviront pour émettre, à notre tour, quelques hypothèses.

On sait que la bibliographie préhistorique de la Syrie est encore peu étendue (1). Notre correspondant a fait l'historique des recherches effectuées à ce sujet depuis les premières observations de Lortet. Le P. Zumoffen a publié en 1898 une : *Note sur la découverte de l'homme quaternaire de la grotte d'Antélias au Liban* et en 1900 : *La Phénicie avant les Phéniciens.*

Un travail important qui paraît avoir échappé à notre chercheur est celui de H. Vincent : *Canâan d'après l'exploration récente*, qui a paru en 1907, ainsi que la notice de Arne : *Découvertes paléolithiques dans le Nord de la Syrie* publiée dans *L'Anthropologie* de 1909.

Enfin, dans son bel ouvrage sur : *Les premières civilisations*, M. J. de Morgan a publié, en 1909, une carte préhistorique de la Syrie.

A plusieurs reprises, deux de nos zélés et sympathiques corresdants, le P. Clainpanain de l'Université de Beyrouth et le Frère Louis, de Gebaïl, nous ont fait parvenir des objets provenant de leurs récoltes dans le voisinage de Beyrouth (sables du phare, Sin el fil et Debayé), Antélias, Amchit (grotte de Saleh), Nahr Ibrahim, Gebaïl, Nahr Fédar, objets que j'ai remis au Musée des Antiquités d'Alger.

Je n'ai pas cru devoir publier quoi que ce soit au sujet de ces récoltes, ayant été avisé que les Pères Desribes et Bovier-Lapierre

(1) On trouvera un exposé des recherches faites en Palestine dans l'ouvrage du P. Hugues Vincent cité ci-après : Canaan, pp. 373-426.

préparaient un travail sur ces gisements. Je ne peux qu'exprimer le désir que cette publication ne se fasse pas trop longtemps désirer.

Les objets provenant des recherches de ces professeurs sont exposés au Musée de l'Université.

Voici maintenant les observations que j'ai à formuler au sujet des récoltes du frère Neophytus.

Saïda.

L'outillage de cette station (fig. 1) est caractérisé par ses instruments volumineux, de taille assez rudimentaire sauf pour quelques pièces. Les roches utilisées sont : un silex jaune à gros grains, du silex nummulitique.

Beaucoup de ces pièces portent des incrustations et paraissent avoir été détachées depuis longtemps de leur gisement car les retouches sont émoussées, ce qui indique un transport assez long.

La série que nous avons examinée comprend : des coups de poing en silex, taillés à gros éclats, et dont l'un, à talon réservé, mesure 17 centimètres de hauteur sur 8 d'épaisseur. Leur taille grossière rappelle le style chelléen.

A côté de ces pièces à taille rudimentaire nous avons deux jolies amandes acheuléennes en silex blanc cacholonné, portant quelques inscrustations. Le silex de ces outils est bien différent des coups de poing et semble indiquer une autre origine.

Le reste de l'outillage comprend : un gros disque de 11 centimètres de diamètre, plan sur une face et épais de 6 cm. 5, plusieurs autres disques plus petits, dont l'un mesure 8 cm. 5 de diamètre.

Une pièce allongée, étroite et épaisse, semblable à un énorme retouchoir; de grands éclats, les uns de forme triangulaire plus ou moins retouchés, les autres lisses; des éclats type Levallois dont quelques-uns à bords retouchés, l'un étant en quartzite, roche exceptionnelle dans cette station; des lames épaisses; des racloirs de petite taille; un éclat de 6 cm. 5 qui porte sur un côté une encoche bien retouchée; un gros racloir ovalaire de 10 centimètres de hauteur dont la base porte encore une portion de la croûte ; des pierres polyédriques ; des rognons à faces courbes nommés « balles » par le D[r] Gobert (1). On sait que ces balles proviennent de l'éclatement de rognons sénoniens par le

(1) D[r] Gobert, Balles polyédriques à facettes convexes du Paléolithique nord-africain (*Bull. Soc. préhist. de France*, 1910, p. 417).

feu; elles sont nombreuses dans les stations du Sud tunisien et j'en ai trouvé dernièrement au Maroc. Une de ces balles, qui mesure 7 centimètres de hauteur, a été exploitée comme nucléus.

Enfin deux percuteurs complètent cet outillage dont le caractère paléolithique ne saurait être mis en doute : on y trouve, en effet, les types du Chelléen au Moustérien sans intrusion d'objets plus récents.

Beyrouth.

L'outillage de cette localité (fig. 2) est d'un silex blanc cacholonné, lustré par le sable. Nous possédons de ce gisement :

Deux belles amandes du type acheuléen, à base tronquée, taillées à larges éclats et mesurant 11 cm. 1/2 de hauteur. Une autre est roulée. Une quatrième est très épaisse et mesure 7 centimètres de hauteur sur 3 1/2 d'épaisseur.

Le frère Neophytus a fait la remarque que la station paléolithique est située au Sud-Est de la ville. Je possède la photographie de plusieurs coups de poing trouvés par le P. Clainpanain à Sin el fil, dans la même zone.

Le reste de l'outillage comprend des pièces taillées sur une seule face : de belles pointes de style moustérien, un grand éclat de 8 centimètres de hauteur sur 5 1/2 de large, bien retaillé sur ses bords; de belles lames qui dépassent 11 centimètres de long; des lames grattoirs; des lames denticulées; des lames pédonculées transformées en flèches; un nucléus allongé; des percuteurs et enfin des disques néolithiques n'excédant pas 6 centimètres de diamètre.

Les flèches sont malheureusement brisées mais leur taille indique bien une origine égyptienne : ce sont des lames dont le pédoncule et la pointe ont été soigneusement retouchées sur les deux faces.

La pierre polie est représentée par des haches ébauchées et plus ou moins polies. Aux indications données par frère Neophytus j'ajouterai celles que je tiens du P. Clainpanain sur les stations néolithiques des environs de Beyrouth :

« Les couteaux et ciseaux néolithiques proviennent d'une station voisine de l'ancienne route romaine qui a coupé un gros bloc de brèche à Debayé un peu avant le fleuve du Chien (Nahr el Kelb).

« Les pointes de flèches, dont plusieurs sont très finement retouchées et pédonculées, viennent des ateliers du Bordj, au delà des sables. Dans les environs du phare, ce sont des ateliers de dégrossissage et d'éclatement. Cependant le P. Bovier-Lapierre a trouvé

les traces d'une station bien postérieure à peu près au même lieu ».

Les ciseaux en silex à tranchant poli de Debayé ressemblent à la pièce figurée sous le n° 597, pl. LVI, dans la 2e édition du *Musée préhistorique* de G. et A. de Mortillet.

Ñahr Jaoz (Batroun).

L'industrie provenant de cette localité est très remarquable par la beauté des pièces et leur abondance (fig. 3).

L'envoi du frère Neophytus comprend : deux percuteurs formés de boules de silex de 5 centimètres de diamètre, de grands nucleus de silex blond, des lames de 3 cm. 1/2 à 8 centimètres de long, simples et à bords retaillés. Une autre lame a le bord supérieur excavé et retouché ainsi qu'un des côtés. Il y a au Musée d'Alger une pièce semblable provenant de l'abri du niveau III de Redeyef. D'autres lames sont façonnées en grattoirs à une extrémité. Quelques autres portent un pédoncule et sont souvent retaillées obliquement sur les deux faces d'après le mode égyptien.

De gros éclats, des retouchoirs, des pointes triangulaires simplement éclatées, tandis que d'autres sont bien retouchées sur les bords comme les types moustériens.

Des grattoirs ordinaires, les uns avec pédoncule large, d'autres demi-circulaires. Nous devons mentionner de jolis grattoirs de forme triangulaire, dont la base demi-circulaire est très finement et très régulièrement retaillée.

Nous avons à signaler des lames de 4 à 6 centimètres de long, étroites de 1 cm. 1/2, planes sur la face d'éclatement, à extrémités retouchées et dont un bord, et quelquefois les deux, sont denticulés. Je considère ces lames comme des armatures de faucilles de type égyptien.

Des flèches du type berbère formées par une lame dont la base a été retaillée en pédoncule et dont une partie des bords seulement a été retaillée, l'extrémité de la lame est intacte.

L'outillage en pierre polie comprend : des ébauches de haches en silex dont une très épaisse (4 centimètres) et pesante, une autre, de 12 centimètres est bien préparée pour le polissage, une hache ou plutôt coin en silex poli mesurant 10 centimètres de long; le tranchant a 5 centimètres de longueur. Elle est de forme aplatie, à section ovalaire.

Deux hachettes en silex dont l'une ne mesure que 5 centi-

mètres de hauteur sur 3/2 de largeur et l'autre 7 cm. 1/2 de long sur 6 1/2 au tranchant et épaisse d'un centimètre.

Des coins ou ciseaux de 8 à 10 centimètres en silex dont le tranchant seul a été bien affûté. Un de ces ciseaux, de forme rectangulaire, mesure 12 centimètres de hauteur sur 5 1/2 de largeur.

Une hache en ophite courte mais épaisse et pesante : longueur 11 cm. 1/2 sur 7 centimètres de large au tranchant. Celui-ci seul est poli, le reste de l'outil est piqueté.

Enfin un fragment de polissoir en grès très fin mesurant 7 centimètres de largeur et séparé en deux parties par un sillon peu profond.

Accompagnant ce matériel j'ai trouvé des molaires d'un bœuf de grande taille comparable au Bœuf opisthonome de Pomel, une molaire de lait d'un Équidé et une molaire de chèvre ou mouton.

En somme, nous avons affaire, sans contestation aucune, à une station néolithique, et même énéolithique de technique égyptienne.

Aïn Tall (Alep).

On a pu lire, dans la notice de frère Neophytus, les conditions dans lesquelles il a récolté les objets de cette station.

Il semble bien que pour élever le tumulus dont il parle on ait exploité une station très importante avec foyers. J'ai, en effet, sous les yeux deux molaires de Bœuf, une incisive de Cheval et une arrière-molaire de Sanglier avec quelques *Melanopsis* et Corbicules de petite taille.

Les outils, fort bien taillés (fig. 4), comprennent : deux beaux grattoirs de 5 à 6 centimètres de long, l'un en silex blanc, l'autre en silex brun; de belles lames ou couteaux dont deux en obsidienne (c'est la roche que frère Neophytus appelle du quartz fumé) ; une lame à bords retouchés; une autre lame dont la partie supérieure est soigneusement éclatée sur les bords; une petite pointe triangulaire dont la pointe est un peu retaillée; un grattoir sur lame mesurant 53 millimètres de long; deux pointes de flèches à taille égyptienne et enfin trois autres pointes grossières pédonculées tout à fait semblables aux flèches berbères du Nord-Ouest de l'Afrique. L'une d'elles mesure 56 millimètres de hauteur sur 17 de large.

Si, à ces objets, on joint la hachette à bouton et le petit ciseau (ou plutôt herminette) dont parle notre correspondant (fig. 4, en bas et à droite) on aura les éléments de l'industrie de cette station qui nous aura livré de très beaux types énéolithiques. Toutefois je

n'ai pas reçu de poterie, qui doit sûrement accompagner ces objets.

La trouvaille la plus curieuse, à mon avis, est celle des flèches du type berbère dont l'aire se trouve ainsi reportée vers l'Orient. M. Chantre les a déjà signalées en Tripolitaine. Mais elles n'ont pas encore été mentionnées en Égypte. Sans être influencé, plus qu'il ne convient, par le mirage oriental, peut-être trouverons-nous en Syrie l'origine de cette industrie décadente sur laquelle nou avons plusieurs fois appelé l'attention des préhistoriens.

Je crois devoir insister aussi sur la présence d'objets en obsidienne dont la provenance probable est l'Archipel (Milo). Il semble bien établi maintenant qu'à la période du beau Néolithique, ou plutôt de l'Énéolithique, l'obsidienne était une roche d'exportation dont les Phéniciens ont eu le monopole et dont nous avons trouvé des échantillons jusqu'en Oranie.

L'hypothèse du frère Neophytus, relative à la provenance de cette roche, n'est pas fondée, mais sa conclusion est identique à la mienne : « A cette époque lointaine le commerce se faisait déjà à de grandes distances ».

l'Étranger, où *l'Anthropologie* a trouvé de nombreux lecteurs et où elle reçoit tous les jours de hautes marques d'estime.

Ce succès est dû non seulement à la valeur des mémoires originaux, mais encore au soin apporté par la Rédaction à la partie dite mouvement scientifique, où tous les mémoires parus en France et à l'Étranger sont analysés par des spécialistes autorisés. Tenir les lecteurs au courant des études chaque jour plus nombreuses et plus étendues devient une tâche de plus en plus considérable. Aussi tous les efforts ont-ils été faits pour résumer aussi fidèlement que possible les progrès journaliers des sciences anthropologiques et apporter tous les soins à assurer la publication régulière de ce recueil.

Chaque numéro, composé de 8 feuilles, comprend :

1° Des articles originaux aussi variés que possible sur l'anthropologie proprement dite, l'ethnographie, la paléontologie humaine et l'archéologie préhistorique ;

2° Sous la rubrique *Mouvement scientifique*, des analyses nombreuses des mémoires parus en France ou à l'étranger ;

3° Des comptes rendus des Sociétés savantes ;

4° Des nouvelles et correspondances, etc.

La Revue compte parmi ses collaborateurs les savants les plus éminents, les spécialistes les plus autorisés. Elle est d'ailleurs ouverte à tous les anthropologistes, sans distinction d'école ni d'opinions scientifiques.

L'Anthropologie est une publication purement scientifique. Elle est éditée avec luxe, soigneusement imprimée sur beau papier. Les illustrations y sont nombreuses, comme il convient dans toute Revue d'Histoire naturelle. Les mémoires sont accompagnés de planches ou bien de clichés intercalés dans le texte.

Paris. — L. Maretheux, imprimeur, 1, rue Cassette. — 13395.

MASSON et Cie, Éditeurs, 120, boulevard Saint-Germain, Paris.

L'ANTHROPOLOGIE

Paraissant tous les deux mois

RÉDACTEURS EN CHEF

MM. BOULE — VERNEAU

PRINCIPAUX COLLABORATEURS

MM. BREUIL — CARTAILHAC — COLLIGNON
DÉCHELETTE — DENIKER — HUBERT — SALOMON REINACH — RIVET
PRINCE ROLAND BONAPARTE — TOPINARD

Bulletin bibliographique par M. DENIKER

Un an : Paris, 25 fr. — Départements, 27 fr. — Union postale, 28 fr.

PRIX DU NUMÉRO : 5 FRANCS

L'Anthropologie paraît depuis janvier 1890.

A cette époque, les Directeurs de trois Revues également importantes et également estimées, les *Matériaux pour l'Histoire primitive et naturelle de l'Homme*, la *Revue d'Ethnographie* et la *Revue d'Anthropologie*, estimèrent que, pour éviter toute dispersion de forces, il y avait lieu de fusionner ces publications en une seule qui prendrait le titre de *l'Anthropologie*.

Depuis dix ans, le succès de cette entreprise n'a fait que s'affirmer. Nous avons eu la satisfaction de voir notre *Revue* pénétrer de plus en plus dans toutes les bibliothèques scientifiques; et non seulement les abonnés respectifs des anciennes Revues nous sont restés fidèles, mais encore de nouvelles sympathies ont été acquises, particulièrement à